



Et si la résistance nous était contée ?

Exposition photographique sur les communautés paysannes en résistance civile au Chocó, Colombie

Hola! Je suis Yurley. J'aurais pu être né n'importe où en Colombie et la trame de fond serait la même, mais ce que je vous raconte ici, c'est l'histoire de mon peuple. Elle est triste, mais comme on dit ici:

«Il est douloureux de se souvenir, mais encore plus d'oublier.»

Je suis l'enfant de cette jungle qu'on appelle Choco. Mes ancêtres venaient d'Afrique, ils ont été amenés ici de force pour travailler dans les grandes plantations et les mines d'or. Les esclaves qui s'enfuyaient ont fondé nos communautés ici, sur ce territoire isolé. Mes grands-parents ont travaillé la terre depuis toujours pour que l'on puisse vivre dans la dignité, en harmonie avec cette nature qui nous nourrit.



Les vieux parlent souvent de la vie «avant»... du temps où tous allaient librement dans notre forêt, sillonnant ses rivières en pirogues, ses sentiers à dos de mule, entre les villages et les champs, cultivant, chassant, jouant et bien sûr, dansant au son de nos rythmes.



LA RÉSISTANCE DES COMMUNAUTÉS AFROCOLOMBIENNES DU CHOCO

Les communautés afrodescendantes et métisses du Jiguamiando et du Curvarado furent massivement déplacées lors de l'Opération Genesis (1997). Les avions militaires bombardèrent leur territoire alors que l'Armée nationale mena au sol une opération conjointe avec les troupes paramilitaires, attaquant les villages, pillant et incendiant, massacrant la population civile. Plus de 4 000 survivant-es furent constraint-es de quitter leurs terres sous la menace des acteurs armés. Pourtant, en tant que communautés noires, ces communautés avaient reçu un titre de propriété collective sur leur territoire ancestral conformément à la Loi 70 et à la Constitution de 1991. Une fois les communautés déplacées, ce territoire des plus riches en biodiversité fût soumis à un développement intensif. Avec l'appui du gouvernement colombien, le financement de capitaux étrangers et la protection armée des troupes paramilitaires, un mégaprojet agroindustriel fût implanté. Sur ces terres s'étend maintenant une vaste monoculture de palme africaine dont la production est destinée au marché mondial (huile végétal et « bio »diésel).

Bravant les menaces des acteurs armés, les paysan-nes commencèrent à s'organiser, avec le soutien de la Comision Justicia y Paz, une ONG colombienne, afin de retourner sur leur territoire et d'entamer les démarches légales en vue de récupérer leurs propriétés et de dénoncer la violation de leurs droits. En 2004, 3 Zones humanitaires furent créées dans le Bassin du Jiguamiandó puis en avril et octobre 2006, les communautés du Curvaradó en constituèrent deux autres sur leur territoire dont l'une au centre même de la monoculture de palme. À la demande des communautés, le PASC est présent dans la région depuis 2004 afin d'assurer une présence internationale dans les Zones humanitaires.



Ils disent que notre terre est riche et généreuse, les récoltes étaient abondantes autrefois. Les enfants allaient à l'école et les plus âgés au marché vendre notre riz, la yuca, le maïs et le platano. La sueur versée ne rapportait pas beaucoup, mais comme ils disent : « nous n'étions pas riches mais nous n'étions pas pauvres non plus, tout le monde mangeait à sa faim!» Souvent, il y avait des repas communautaires et des fêtes où ma grand-mère racontait des histoires au son des plaintes du vallenato.

PLAN COLOMBIE

Les États-Unis ont joué un rôle majeur dans l'imposition d'un régime répressif en Colombie en raison des nombreux intérêts économiques et géostratégiques de ce pays. À travers le Plan Colombie, Washington a investi plusieurs millions de dollars visant à armer et former les militaires et les troupes paramilitaires de l'État colombien. Sur cette photo on peut voir un militaire colombien portant de l'équipement américain au milieu de la population civile du Curvarado.



Parfois, mes parents racontent des histoires d'horreur :

« C'était quand les oiseaux de fer sont arrivés... les hélicoptères. Les assassins ont débarqué en militaires ou en «para», ils sont venus bombarder. Nous obligeant à nous regrouper au milieu de la communauté, ils ont assassiné un des nôtres sous nos yeux. Ils nous menaçaient de partir, sinon ils allaient tous nous tuer. » Je n'ai pas connu mon oncle Arturo et je n'ai jamais entendu parler ma tante Edilma. Mes parents ne veulent pas me dire ce qui leur est arrivé. Les militaires sont encore partout, ça me fait peur, mais j'essaie de ne pas le montrer.



C'est là que je suis née, dans une école où tout le monde s'entassait.

Je me souviens des pleurs la nuit et du deuil sur tous les visages.

Tranquillement j'ai grandi, tout le monde parlait de Notre territoire. Il y avait des grandes assemblées où il était question de rebâtir nos communautés, de retrouver notre façon de vivre.

Un soir, mon père s'est assis à côté de moi, il m'a pris dans ses bras et m'a raconté: « Face à la menace, nous avons fuit en laissant tout derrière. Nos maisons, les récoltes, les animaux... tout a été perdu. Nous sommes restés cachés dans la forêt, ta mère cuisinait la nuit pour ne pas attirer les ennemis avec la fumée du feu. Nous avons vécu en fugitifs puis en réfugiés dans la ville d'à côté avec rien ».



Tout le monde a décidé de s'organiser pour retourner sur le territoire. Moi, je ne savais pas trop ce qui nous attendait. Le jour du retour, plusieurs adultes ont pleuré en voyant les terres. Il n'y avait plus de villages, seulement des bouts de bétons, les rivières où grand-père allait pêcher avaient disparus. On pouvait voir des canaux pour nourrir les champs de PALME AFRICAINE. Une vieille femme criait : « nos forêts ont été rasées, regardez ces déserts verts, mais qu'est-ce qu'ils ont fait! ». Ma mère ne reconnaissait rien. Il paraît que le gouvernement appelle ça le développement, Hidalgo lui répète toujours que leur progrès c'est notre esclavage.



Pour nous, ces arbres ne servent à rien. Il paraît que c'est pour faire de l'huile qu'on les a plantés, pour fabriquer du savon, mettre dans toute la nourriture du monde et même pour nourrir les autos. Moi je voudrais voir tout cela disparaître.

En passant devant de grands champs où d'énormes troupeaux de bétails broutaient tranquillement, un vieil homme m'a regardé et m'a murmuré : « Ici on se rassemblait pour les grandes fêtes. Maintenant les riches profitent de notre absence pour engraisser leurs portes-feuilles avec ces bêtes qu'ils vendront! Personne n'a jamais eu les moyens d'avoir tant d'animaux ici avant. »



BÉTAIL

Le bétail est un autre intérêt économique important dans les régions rurales colombiennes. Contrôlés par de grands propriétaires terriens, les élevages intensifs prennent place sur des terres volées aux communautés paysannes sur lesquelles les groupes paramilitaires perçoivent une taxe afin de protéger les nouveaux investissements.



Quand nous sommes arrivés où nous allions vivre rassemblés pour nous protéger, nous avons coupé la palme pendant plusieurs jours. J'étais heureuse de voir enfin de l'espoir dans les yeux des miens. Tout le monde s'y donnait à cœur joie, la machette à la main. Avec mes ami-e-s on aidait comme on pouvait.



Ensemble, on a construit les premières maisons. J'ai commencé à imaginer l'école où j'irais quand on aurait terminé de la construire. Mes parents travaillent fort car tout est à refaire, des sentiers, aux chaloupes. J'ai semé pour la première fois du riz hier, c'est pas facile mais je vais apprendre. Dans les réunions le soir, on discute, on chante et on apprend ce qu'ils appellent les droits. J'ai fait un jardin et j'ai planté des fleurs. Tranquillement les animaux et les insectes reviennent. La vie reprend, ma mère dit qu'on ne lui volera pas sa dignité, qu'ils ne l'achèteront jamais, quitte à mourir.



Un jour, on est allé à la grande ville pour une rencontre où tout les gens qui ont vécu la guerre venaient parler ensemble. J'ai rencontré d'autres paysan-ne-s qui, comme nous, doivent défendre leur territoire car les grosses entreprises de mines et de pétrole veulent leur voler leurs terres. Ces gens connaissent beaucoup de choses: les plantes qui guérissent les malades, des recettes pour faire du savon... Les plus vieilles enseignent aux autres pour ne pas qu'on oublie et qu'on n'ait pas à tout acheter.



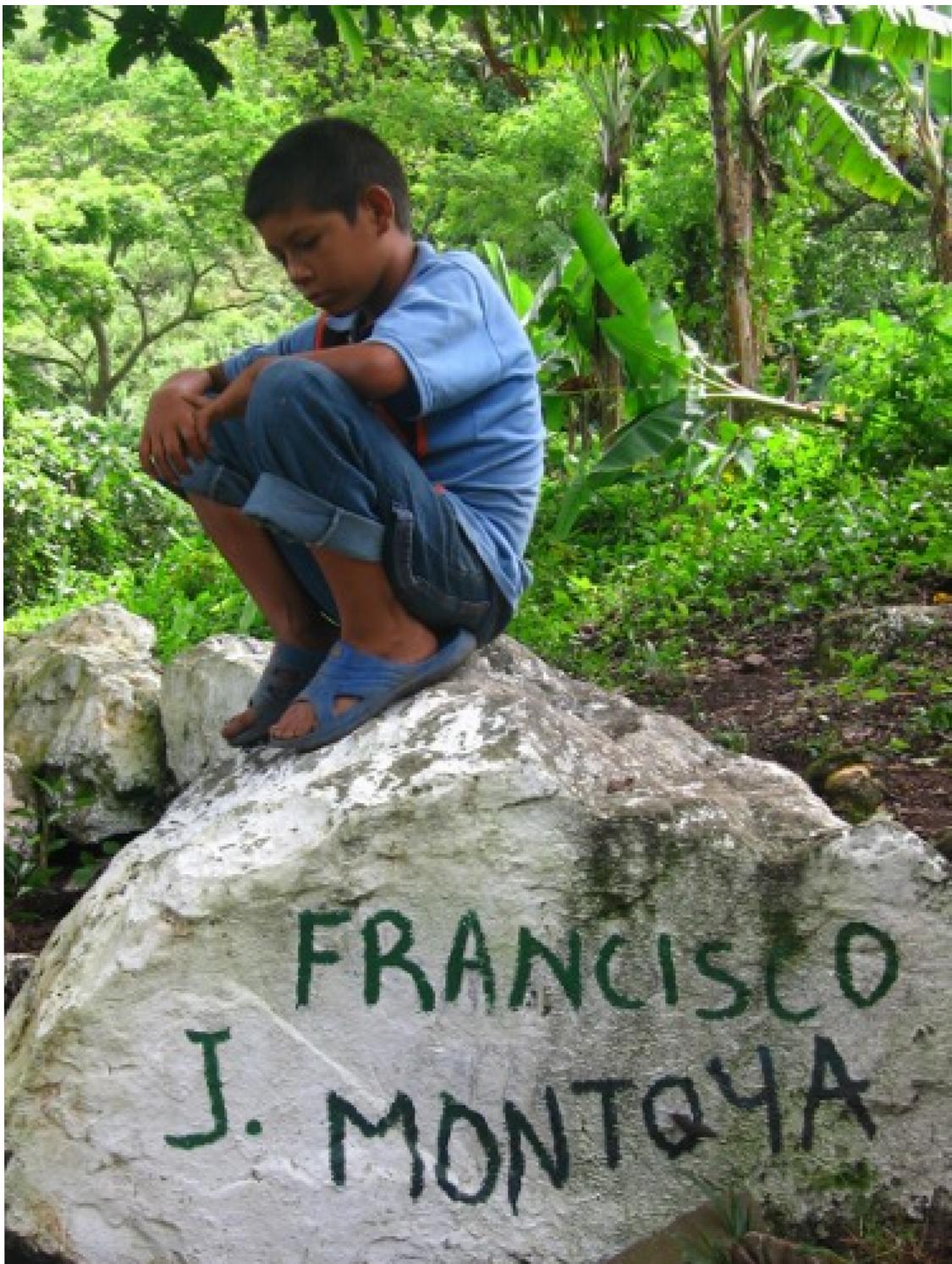
CATATUMBO

Dans cette région riche en ressources naturelle, les gens se sont regroupé sous un comité d'intégration social du Catatumbo (CISCA), regroupant les populations payasannes de la région, les coopératives, mairies et comités, afin de développer une identité collective dans le but de protéger leur territoire et leur mode de vie. Organisation de base, le partage du savoir et les assemblées sont des outils de lutte.



PRISONNIERS POLITIQUES

Plus de 7000 personnes sont détenues dans les prisons colombiennes pour des motifs politiques. Syndicalistes, étudiant-e-s, leaders de communautés paysannes ou autochtones, militant-e-s sociaux sont accusés de terrorisme, de rébellion ou d'autres délits fabriqués, au même titre que les membres des groupes d'insurrection. Leur crime? S'opposer à un régime politique qui, sous le prétexte de la guerre, criminalise toute critique sociale pour laisser le champ libre à un modèle économique qui appauvrit chaque jour d'avantage la population colombienne.



Mon ami Daniel vit dans une communauté près de Dabeiba. Son oncle a été tué là bas car il insistait pour lutter contre le déplacement. Quand ils vont au village, sa mère a peur parce qu'ils rencontrent souvent les meurtriers. Ici, c'est pareil. Plusieurs sont toujours là, ils travaillent avec les nouvelles entreprises. Je comprends pas pourquoi ils ne sont pas punis, personne n'a été puni pour tous ces morts.



Hier soir, Doña Maria nous a raconté une histoire après l'assemblée :

“Ce jour là, Pedrito s’était enfoncé au cœur de la forêt jusqu’au Lac aux esprits. Il avait chassé une dizaine de proies qui s’entassaient avec les poissons au fond de sa barque. Il y en aura pour des mois! Pedrito était fier de sa chasse, il n’avait que 16 ans et sa jeune épouse de deux ans sa cadette venait de lui donner son premier fils.

Alors qu'il s'apprêtait à emprunter le ruisseau qui le ramènerait au village Pedrito entendit un bruit sourd: PLAM... PLAM... PLAM... Le bruit s'intensifiait. PLAM... PLAM... PLAM... PLAM... PLAM! Une vague renversa soudain sa barque. Pedrito rattrapa quelques vivres en sortant de l'eau, les yeux fixés sur le désastre. Il pensait à sa grand-mère qui l'avait bien averti: "Attention Pedrito ne prends pas plus que ce dont tu as besoin sinon l'Esprit te reprendra ton butin".

La voix de Doña Maria s'assombrit. Elle s'attriste en comptant cette histoire. Même si Pedrito a bien appris sa leçon, aujourd’hui il n'y a plus ni arbre ni lac, et cela fait bien longtemps que personne n'a entendu parler du Grand Esprit. La cupidité des hommes est bien plus grande que ce qu'elle avait imaginé !

Et toi, quelle est ton histoire ???

Si vous désirez accueillir l'exposition
"Et si la résistance nous était contée ?"
contactez-nous !

Projet accompagnement solidarité Colombie

info@pasc.ca

514-966-8421



